

ÉLISA VIX

**La nuit
de l'accident**

ROUERGUE
noir

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Que s'est-il vraiment passé la nuit de l'accident, la nuit où une voiture s'est écrasée dans le Célé et où un homme a été retrouvé mort, sur la berge ? Nat, la jeune vétérinaire qui vit avec Pierre dans la ferme toute proche, ne va pas tarder à se poser des questions. Alors que son couple bat de l'aile et que son employeur se livre à un infect chantage, d'étranges événements surviennent dans ce coin perdu du Cantal. Un motard conduit sa machine avec la détermination d'un kamikaze. Un vieux rebouteux à moitié fou prend Pierre pour son oncle, résistant mort pour la France. Un campeur énigmatique fouine un peu partout.

Tambour battant, Elisa Vix nous mène dans un excès d'émotions peu compatible avec la vie d'un éleveur de laitières.

ÉLISA VIX

Née en 1967, Élisabeth Vix s'est lancée dans l'écriture de romans policiers après la publication... d'une thèse vétérinaire. Deux de ses romans sont adaptés pour France 2 : *La Baba-Yaga* (Odin, 2005) et *Bad dog* (Odin, 2006) qui a également reçu le prix du meilleur polar francophone de Montignylès-Cormeilles.

Du même auteur, chez d'autres éditeurs

La Baba-yaga, Odin Eds, 2005

Bad dog, Odin Eds, 2006

(Prix du meilleur polar francophone de Montigny-lès-Cormeilles 2007)

Andromicmac, Krakoen, 2010

© Éditions du Rouergue, 2012

ISBN 978-2-8126-0379-2

www.lerouergue.com

Élisa Vix

La nuit de l'accident

roman

ROUERGUE

France. Sud du Cantal. Juillet 1994.

Les essuie-glaces battaient comme un métronome affolé, sans parvenir à écarter les trombes d'eau qui s'écrasaient sur le pare-brise.

Arc-bouté sur le volant, le souffle court, le conducteur plissait les paupières, tentant vainement de déchirer la nuit hostile qui cernait le véhicule.

L'habitable n'était qu'un abri dérisoire, chahuté par une averse furieuse. L'auto filait sur l'asphalte glissant, avalant les kilomètres. Toujours plus vite.

Une trouée dans les nuages laissa percer un rayon de lune. L'homme essaya d'une main fébrile la sueur qui perlait sur son front. Ses yeux s'écarquillèrent ; ce n'était plus une route qui s'ouvrait devant lui, mais une rivière, un torrent. Malgré cette vision d'apocalypse, le conducteur ne décéléra pas. Ses mâchoires se contractèrent et ses doigts se crispèrent sur le volant. Il enfonça la pédale d'accélérateur.

La Golf, tel un hors-bord, s'élança au-dessus des flots noirs, grêlés par les gouttes de pluie. Les arbres s'écartaient sur son passage, l'averse redoublait, martelant la tôle.

Le torrent fit un écart vers la droite. L'homme se coucha sur le volant. L'axe de direction obtempéra à contrecœur, les essieux grincèrent, mais les pneus se dérobaient, poursuivant inexorablement leur fuite en avant.

Ce fut le chaos.

Des projectiles fusèrent de toutes parts. L'auto rebondit, comme privée de suspensions. Dans un craquement sinistre, une fissure s'ouvrit sur le pare-brise. Instinctivement, l'homme lâcha le volant pour se protéger le visage. La Golf glissa, emportée par une coulée de boue, de pierre et d'herbe. Le pare-brise éclata en une gerbe de verre. Le conducteur s'était recroquevillé en position fœtale.

La chute sembla durer des heures.

Puis, d'un coup, la voiture stoppa.

Ce fut le silence. Et la douleur. Une douleur terrible, inhumaine, qui montait des cuisses, enserrait les reins, vrillait le cerveau. Une douleur de torture, d'accouchement, une douleur plus forte que tout.

Et ce fut le froid. Pas un froid ordinaire qui transit le corps d'un coup. Non, un froid qui monte lentement, insidieusement, engourdit les jambes, puis les cuisses, anesthésie la douleur, saisit les tripes et le thorax, coupe la respiration, s'insinue dans les narines.

Dans un dernier effort, l'homme releva la tête et, à travers le rideau de pluie, aperçut une lueur tremblotante qui courait vers lui.

Il comprit qu'il était sauvé.

Ou perdu.

Je m'appelle Pierre Rouzié.

Je suis né le 10 avril 1956, à Aurillac. Ce qui fait de moi le premier des Rouzié à ne pas avoir vu le jour dans le lit parental, sous le crucifix orné d'un brin de buis. Mais la légende familiale raconte qu'à peine arrivé, et seulement âgé de quelques jours, mon père me fit faire le tour du pays. Promenade que ma mère accepta de mauvaise grâce, sachant d'avance qu'elle ne pourrait lutter contre cette lubie paternelle.

Ce n'est pas du sang qui coule dans les veines des Rouzié, disait-elle, c'est de la terre. Cette terre fertile, propre à l'élevage, que mon père s'empressa de me montrer comme on partage un trésor.

Est-ce cette promenade néonatale, cette boue froide qui pulse dans mes artères ? Où que je sois, il me suffit de fermer les yeux pour que les courbes douces des vallons et le camaïeu vert des prés parsemés de bosquets s'impriment dans mon cerveau.

Tout est d'une netteté saisissante, d'une clarté effrayante.

Des maisons isolées surplombent ce paysage bucolique de collines et de forêts de châtaigniers. En bas, des petites taches de couleur paissent tranquillement. Çà et là, des routes désertes, à moins que ce ne soient des rivières, serpentent, s'évanouissent dans un creux, miroitent sur une crête.

Je ferme les yeux plus fort, je hume, je respire, je goûte, je pèse de tout mon poids sur mes bottes comme pour les enfoncer dans l'humus.

Je suis un châtaignier, un ruisseau, une buse.

J'ouvre les yeux et resserre le plan. Au centre, il y a ma ferme. Au centre de la ferme, il y a la maison centenaire, construite par mon grand-père. Silhouette imposante, toit de lauze, murs gris en pierre de pays. Un lézard, la tête fine aux aguets, y réchauffe son sang glacé de reptile, puis, ondulant et fluide, disparaît dans une fissure.

Devant la porte, un rideau de perles multicolores empêche les mouches d'entrer. Je l'écarte, pénètre dans la grande salle commune

au parquet patiné par les ans. La table de chêne flanquée de ses deux bancs est immense. Le pendule de l'horloge rythme interminablement les secondes. La pièce est claire et propre, mais il en émane comme un relent de tristesse. Ça manque de cris, de rires et de jouets. Je ressors vite dans la lumière, dans la cour encombrée d'outils agricoles.

Sur ma droite, le potager.

En face, le vieux moulin à eau désaffecté, l'étable et la grange attenante. L'étable est bien tenue. Ici, c'est vivant, ça meugle, ça trépigne, ça fouette l'air de la queue. Tordant l'encolure, une bête chasse une mouche d'un grand coup de langue rose et râpeuse.

Mes trente frisonnes ruminent en attendant la traite, le pis gonflé, tendu jusqu'au sol. Ça sent le foin, l'ensilage et le lait frais.

À l'extérieur, le tas de fumier bourdonne et monte parfois presque jusqu'au toit.

Un ingénieur de la ville, bardé de diplômes, est venu me voir. Examens bactériologiques à l'appui, il a accusé mon fumier de polluer la rivière. Il parlait avec des gesticulations menaçantes. Comme s'il était chez lui. Comme s'il s'intéressait à la santé des gens du pays qu'il méprise, parce qu'incultes et bornés. Comme si le Célé leur appartenait.

Car, en bas, coule le Célé.

C'est un cours d'eau sans histoire ; une rivière peu profonde où l'on pêche les truites à mains nues et où les enfants bondissent de rocher en rocher.

Le Célé est joyeux, limpide et sans danger.

Pourtant, par un jour de printemps comme les autres, il explosa d'une colère épouvantable. C'était en 1927, ce fut une crue terrible. Mon grand-père eut juste le temps de détacher les bêtes dans l'étable avant de se réfugier avec sa femme et ses deux fils sur le toit de la maison. Ma famille fut sauvée mais, à part quelques bêtes qui survécurent en nageant, perdit presque tout.

Depuis, le Célé n'a plus jamais quitté son lit et cette ire est restée aussi incompréhensible que soudaine.

Nat aime le Célé. Elle dit qu'il est comme moi, fort et tranquille. Nat et moi vivons ensemble depuis deux ans, presque jour pour jour.

En fait, il serait plus juste de dire que, désormais, nous vivons l'un à côté de l'autre.

Même dans mes rêves les plus fous, je n'ai jamais imaginé qu'une femme comme Nat pose seulement les yeux sur moi. Notre rencontre est un miracle. Elle est celle qui ne m'était pas destinée.

C'est vrai, je suis comme le Célé. Fort et tranquille. Mes grandes mains sont faites pour attraper les truites et mes genoux pour faire sauter les enfants.

Mais, à force d'être tranquille, on devient insipide.

Ma mère, qui était d'origine citadine, disait toujours que la plus grande ambition de mon père était de remporter un prix à la foire de Maurs. Au début, elle en riait, attendrie, puis elle n'avait plus supporté sa lenteur de paysan, et elle était partie.

Elle m'emmena dans ses valises, mais au bout de quelques mois, il fallut se rendre à l'évidence, je dépérissais en ville.

C'est mon père qui m'a élevé.

Mon père m'avait prévenu. Les femmes ne restent jamais très longtemps auprès d'hommes comme nous.

Nous, les terriens. Les besogneux. Les silencieux.

Le problème, c'est que je suis un homme médiocre.

Comme une fièvre maligne, la médiocrité sue par tous les pores de ma peau. Une sueur acide qui corrompt tout, y compris l'amour que Nat avait pour moi.

C'est peut-être pour ça, pour conjurer ma médiocrité, que j'ai fait ce que j'ai fait, la nuit de l'accident.

Pierre

Il régnait une touffeur moite dans l'étable. Les vaches étaient nerveuses et s'agitaient en attendant leur tour. Leur queue couverte de bouse séchée me cinglait le visage. Des sabots volaient. La chaleur les rendait irritables comme des divas.

Pourtant, par la porte ouverte, j'apercevais un ciel serein. Aucun nuage noir annonciateur d'un orage imminent. Les muscles bandés, je charriais un bidon de lait jusqu'au tank et j'étais en nage. Mordicus me suivait de sa démarche raide et hésitante en tirant la langue. J'ai versé le lait dans le grand récipient de métal, puis j'ai essuyé mon visage moite avec la manche de ma combinaison de travail. Mes lèvres étaient sèches et craquelées. J'avais une soif d'enfer.

La traite était bien avancée, il ne restait plus que cinq bêtes.

C'était au tour de Lutèce. Je me suis agenouillé à côté d'elle et j'ai pressé un trayon pour faire gicler un peu de lait, comme il est d'usage avant de mettre la machine. Un juron m'a échappé. Au creux de ma paume s'étalait un liquide rosé agrémenté de grumeaux, comme du lait-fraise tourné. Encore une mammitte. La troisième de Lutèce cette année.

J'ai pesté contre les colibacilles tenaces, les antibiotiques inefficaces, les vétérinaires incompetents, et même contre Lutèce. Encore plusieurs traites de perdues.

Je tirais le lait infecté à part lorsque le 4x4 de Nat a déboulé dans la cour en faisant crisser les graviers et s'enfuir les poules.

Par la fenêtre crasseuse, je l'ai observée descendre de sa voiture et jeter un regard courroucé vers l'étable. Elle avait sa tête des mauvais soirs. J'ai compris que pour la mammitte de Lutèce, il faudrait que je me débrouille seul. Elle s'est dirigée vers la maison en boitillant. Sur le perron, elle s'est tournée de nouveau vers l'étable et, appuyée au mur, elle a ôté ses baskets délacées en les frottant contre les marches. À cause de la chaleur, ses cheveux étaient collés sur ses tempes.

Comme au soir de... *notre coup de foudre*.

*

Il faisait encore plus chaud qu'aujourd'hui. Pas un brin d'air. Lorsqu'on entrait dans l'étable, la chaleur animale presque palpable, associée aux émanations d'ammoniac, vous coupait le souffle.

Garance devait vêler et j'étais allé la voir toutes les heures depuis le dîner. Vers minuit, il devint évident que les choses ne se passaient pas normalement.

J'ai appelé Cordurier, le vétérinaire, et suis tombé sur Nat.

Je savais par ouï-dire que Cordurier, qui se faisait vieux, avait engagé un vétérinaire pour l'aider, et que c'était une femme. Une jolie femme. Mais je n'avais encore jamais eu affaire à elle.

Dix minutes après mon coup de fil, elle était là. Elle a sauté de son 4x4 et remplacé ses baskets par des bottes. Elle portait la même combinaison kaki que moi. Version sexy.

Elle s'est avancée dans la lumière cotonneuse de l'étable. On la disait jolie, je ne fus pas déçu. Assez grande, la taille élancée. Des cheveux roux mi-longs, attachés en queue-de-cheval, surmontant un visage fin, éclaboussé de taches de rousseur. Des lèvres pâles et charnues. Des yeux gris en amande au regard dur qui m'a touché de plein fouet.

Un mariage détonnant de feu et de glace.

Je me suis effacé pour la laisser passer. Elle a examiné Garance et demandé de sa voix un peu rauque :

– Vous êtes seul ?

– On dirait.

Elle m’a jaugé des pieds à la tête.

– Ça devrait suffire. La tête est tordue sur le côté. Je vais repousser le veau, replacer la tête et vous n’aurez plus qu’à tirer.

Elle s’était décidée pour une extraction forcée. Soulagé de couper à la césarienne que Cordurier m’aurait facturée au prix fort, j’étais un peu inquiet sur les compétences de cette inconnue. Mais ce n’était pas une débutante. Elle se débrouillait bien ; mieux que Cordurier qui, entre autres défauts, abuse volontiers de la liqueur de châtaigne.

Comme elle l’avait annoncé, elle a replacé le veau et accroché les lacs aux pattes. Je me suis mis à tirer sous sa direction. Avec la chaleur torride qui écrasait l’étable, j’ai bientôt été trempé et je soufflais comme une forge.

Au bout de vingt minutes, un veau robuste est tombé sur la paille.

Penché en avant, les mains sur les genoux, je reprenais ma respiration, les bronches en feu. Nat a examiné le nouveau-né et s’est tournée vers moi. Ses joues étaient rouges et striées de mèches humides. Son visage avait perdu son expression de dureté. Elle a souri.

– C’est une femelle. Comment allez-vous l’appeler ?

J’ai haussé les épaules en signe d’ignorance. Le veau était tout blanc, avec juste une tache noire entre les deux yeux. Elle a proposé Pâquerette.

– Au moins, avec un nom pareil, on saura tout de suite que c’est une vache, ai-je fait remarquer.

Nous avons ri tous les deux, non parce que c’était si drôle, mais plutôt pour nous libérer de cette tension qui électrisait l’air. Un mélange de gêne et d’attirance.

Nat m’avait plu d’emblée. Ensuite, elle m’avait subjugué par son autorité, son savoir-faire. À présent, à genoux dans la paille à côté du veau, son profil délicat se détachait dans la lumière jaunâtre d’une ampoule poussiéreuse, tel un tableau de Rembrandt. J’étais seul avec cette femme sublime, et, si mon cœur battait à tout rompre, ce n’était plus à cause de l’effort que je venais de fournir.

Cette nuit d'août étouffante, alors que Pâquerette, chancelante, commençait déjà à se lever sur ses grandes pattes noueuses, j'ai enlevé le haut de ma combinaison et croisé les manches sur ma taille. Mon torse luisait de sueur. Nat a détourné le regard ; elle aussi transpirait. Nous mourions de chaleur et, bien qu'il soit une heure du matin, je l'ai invitée à boire quelque chose à la maison. Elle m'a dévisagé en plissant les paupières, puis elle a accepté.

Dans la cuisine, nous avons bu trois ou quatre verres d'eau en discutant. Je ne suis pas du genre volubile, mais elle me posait beaucoup de questions. Elle était nouvelle dans le pays et je lui racontais de vieilles histoires qu'elle ne connaissait pas encore (ou qu'elle faisait semblant de ne pas connaître). Elle-même regorgeait d'anecdotes sur sa profession.

À la façon gentiment cocasse dont elle en parlait, on sentait qu'elle aimait son métier, ce pays rude et ses habitants. Cela me la rendait encore plus séduisante.

Je ne voulais pas qu'elle parte. Moi, le taiseux, j'étais prêt à raconter n'importe quoi pendant des heures, pourvu qu'elle reste.

Elle m'écoutait, la tête légèrement penchée, ses yeux bien plantés dans les miens qui devaient constamment se faire violence pour ne pas se dérober. J'ai même réussi à la faire rire une ou deux fois.

Enfin, elle s'est levée et a déclaré qu'elle allait rentrer. À mon tour, je me suis levé précipitamment. Je me tenais debout à côté d'elle, gauche, cherchant désespérément quelque chose pour la retenir. J'ai dit très vite qu'il fallait qu'elle revienne, pour Pâquerette, pour Garance, pour la facture, pour moi... Je me suis mis à bafouiller, à rougir comme un gamin. J'aurai voulu être cent pieds sous terre.

Elle a eu un sourire amusé en posant sa main sur mon bras, et m'a promis de passer prendre un autre verre d'eau le lendemain, après sa tournée.

Le lendemain soir, c'est allé très vite.

J'avais pensé à elle toute la journée. En conduisant, sur mon tracteur, je pensais à Nat. En fauchant, je pensais à Nat. En trayant,

je pensais à Nat. Je me disais que j'avais mal compris, qu'elle était trop belle pour moi, qu'elle ne pouvait pas s'intéresser à un type dans mon genre.

Le midi, j'ai mis une bouteille de rosé au frais. Dans ma tête tournaient en boucle les paroles d'une chanson que ma mère adorait :

*Mon cœur volcan, devenu vieux, bat lentement la chamade,
La lave tiède de tes yeux coule dans mes veines malades.*

Mon sang était infecté. Pour la première fois depuis des lustres, j'étais en train de tomber amoureux.

Elle est arrivée vers 20 heures. Comme la veille, il faisait une chaleur suffocante ; comme la veille, ses joues étaient rouges et zébrées de mèches collées. Elle portait un jean et un débardeur. Elle s'est assise sur le banc et j'ai sorti le rosé.

Dans la lumière du soir, ses prunelles grises se piquetaient d'orange. Mon verre à la main, j'étais paralysé. Disparue mon euphorie passagère de la veille. Elle était venue et je restais muet, en nage, tandis que mon cœur, ce vieux volcan stupide, battait la chamade et allait tout gâcher. Sans se démonter, Nat a raconté sa journée en sirotant son vin.

Au bout d'un verre, nous échangeons des regards d'une fixité troublante. Au second, nos doigts se mêlaient. À trois, c'étaient nos lèvres. Au quatrième, elle a suggéré une douche.

Elle a voulu que je la prenne debout contre le carrelage froid, le jet tiède sur nos épaules. La faïence blanche renvoyait une clarté aveuglante et j'ai parfois l'impression d'avoir rêvé ses longues jambes autour de mes reins, ses fesses rondes, ses ongles dans ma chair et, en apothéose, son sourire. Le sourire comblé de Nat après l'amour, dont je ne sais toujours aujourd'hui s'il est de gratitude ou d'espièglerie.

Quinze jours plus tard, Nat est venue s'installer chez moi. Bien sûr, on a jasé au village. Nat s'en foutait. Cordurier, son patron, boudait. Je suppose que ce vieux cochon réputé pour ses frasques extraconjugales, avait songé un instant joindre l'utile à l'agréable.

Pâquerette est désormais une solide génisse et je lui voue une tendresse particulière. De celle qu'on réserve au témoin de votre bonheur passé. Sa vue suffit à m'emplir de mélancolie.

*

J'ai terminé la traite, mis des seringues intramammaires à Lutèce et rejoint Nat dans la salle à manger. Elle avait fait réchauffer une pizza au micro-ondes et mangeait avec les doigts, l'air morne. J'ai tiqué devant la pizza surgelée.

Nat exagère, une demi-pizza, ce n'est pas un repas pour un travailleur. Elle était assise de biais, la jambe gauche allongée sur le banc, un sac rempli de glaçons sur le genou.

Tout en retirant ma combinaison, j'ai demandé ce qui lui était arrivé. Elle a grogné que je le savais bien. Je me suis lavé les mains et j'ai pris place en face d'elle.

Nous avons mangé en silence. En mastiquant la pâte caoutchouteuse, je réfléchissais à mon programme de la semaine prochaine. Je devais finir les foins, réparer le toit de l'abri des génisses, acheter cette pièce de rechange pour le tracteur. J'avais négligé le potager ces derniers temps. Fugacement, j'ai resongé à l'ingénieur. Avec les gens de la ville, c'est toujours la même litanie, Bruxelles par ci, écologie par là... Toujours à sortir de leur chapeau une nouvelle règle érigée par un énarque qui n'a jamais mis les pieds dans une ferme. L'étable pollue la rivière, la seule solution, c'est de la déménager, avait-il décrété. Rien que ça. À quel coût ? Il ne voulait pas savoir, c'est ça ou la cessation d'activité. J'ai avalé une gorgée de vin. Jamais ils ne me prendront ma ferme, jamais. Personne.

À cet instant, Nat s'est levée, furieuse. Le sac plein de glaçons a dégringolé par terre avec un bruit cristallin qui m'a fait sursauter. Elle dardait sur moi des yeux furibonds. Apparemment, elle m'avait parlé et je n'avais pas entendu. Elle est allée jusqu'au réfrigérateur en boitant exagérément, a rapporté le fromage et l'a presque jeté sur la table. Je suis sorti manger un morceau de cantal sur le perron.

C'est le moment de la journée que je préfère. Le soleil se couche derrière la grange et le ciel s'embrase comme dans un film en Technicolor de la Metro Goldwyn Mayer. Mordicus est venu poser sa bonne vieille tête d'épagneul sur ma cuisse en pleurant doucement. J'ai caressé son crâne pointu. Ses yeux blancs et opaques se sont fermés de contentement. Tout était calme. On n'entendait que le cliquetis des attaches dans l'étable et le chant des grillons. J'aurais aimé partager cet instant avec Nat, mais quand je me suis retourné vers l'embrasure de la porte, j'ai constaté qu'elle était déjà montée.

Après ma douche, je l'ai rejointe dans la chambre. Elle était couchée sur le côté, le drap remonté jusqu'à la taille, et lisait un roman policier. La bretelle de sa nuisette glissait sur son épaule parsemée de taches de rousseur. J'avais très envie d'y presser mes lèvres et, pourquoi pas, de les aventurer un peu plus loin, mais le regard hostile qu'elle m'a lancé aurait dissuadé Casanova en personne.

Contournant le lit, je me suis arrêté un moment devant la fenêtre ouverte pour humer l'air nocturne. Sans être vraiment agréable, l'atmosphère commençait à devenir respirable. Quelques animaux hantaient de leurs cris cette nuit sans lune. Soudain, j'ai tressailli : dans le moulin, un halo se déplaçait. Mon pouls s'est accéléré et mes paumes se sont crispées sur le rebord de la fenêtre. Je me suis penché au-dessus du vide, mais le faisceau avait disparu. Avais-je été victime d'une hallucination ? Ou quelqu'un se promenait-il dans le moulin avec une lampe de poche ? Il n'y avait rien à voler dans ce bâtiment à l'abandon. Rien d'intéressant, sauf les menottes.

Un étau a étreint ma poitrine. Puis la voix acerbe de Nat a rompu le silence. J'ai détaché mon regard de la nuit.

- Il y a encore un campeur dans le pré de la prise.
- Et alors ? ai-je demandé en m'éloignant de la fenêtre.
- Il faut que tu lui dises de partir, c'est une propriété privée.
- Dis-le lui toi-même. Moi, les campeurs, ça ne me dérange pas.

Nat a soupiré et a tourné une page bruyamment. Je me suis couché avec mon magazine d'élevage.

– Demain, je suis en vacances et j’aimerais être tranquille quand je vais me promener ou me baigner dans la rivière. Je n’ai pas envie d’être agressée par un déséquilibré.

– Tu n’as qu’à prendre Mordicus avec toi.

– Cette pauvre bête aveugle et percluse de rhumatismes ?

– Tu n’as qu’à la soigner.

Elle a poussé une exclamation outragée et s’est tue.

Pas mécontent d’avoir eu, pour une fois, le dernier mot, j’ai commencé un article traitant de la synchronisation des chaleurs. Mais je n’arrivais pas à me concentrer.

– Je croyais que tu devais repeindre la petite chambre pendant tes vacances, ai-je repris en fronçant les sourcils.

Nous nous tournions le dos, mais au mouvement du matelas j’ai compris qu’elle avait haussé les épaules. Après quelques minutes, elle a lâché :

– De toute façon, je reprends la pilule.

Là, j’étais scié. Depuis quatre mois, nous tentions d’avoir un enfant et voilà qu’elle décidait seule d’arrêter, sans me consulter. J’ai jeté mon journal par terre et enfoncé la tête dans l’oreiller. J’étais tellement énervé que j’ai mis au moins deux heures à m’endormir.